



Pour citer cette publication :

VAN DE VELDE, Cécile, « La retraite pour les enfants du baby-boom : il y a aussi de la violence sociale sous cette génération dorée », *Place publique*, Dossier spécial « Vieillir. Lutte des âges, lutte des classes », propos recueillis par Franck Renaud, n. 58, juillet-août 2016.

La retraite pour les enfants du baby-boom :

« Il y a aussi de la violence sociale sous cette génération dorée »

RÉSUMÉ > Le glissement progressif des générations et des âges a singulièrement brouillé les frontières des temps de la vie. Alors que les enfants du baby-boom atteignent massivement l'âge de la retraite, la sociologue Cécile Van de Velde décrypte les relations rebattues entre générations et nous précise ce que recouvre être « vieux » aujourd'hui.

CÉCILE VAN DE VELDE est sociologue, membre de l'École des hautes études en sciences sociales. Actuellement professeur à l'université de Montréal, elle y est titulaire de la chaire de recherche du Canada sur les inégalités sociales et les parcours de vie. Elle a publié en 2015 *Sociologie des âges de la vie* (Armand Colin).

PLACE PUBLIQUE > Comment s'organisent les âges de la vie ? Être « jeune », être « vieux », a-t-il encore un sens ?

CÉCILE VAN DE VELDE > De fait, on partait d'un modèle de la vie aujourd'hui très intériorisé qui s'articule en trois temps. C'est la métaphore du sphinx qui en donne la meilleure image, avec les trois grands temps de la vie, trois âges : la jeunesse, l'âge adulte et la vieillesse. La jeunesse, c'est l'âge où on serait à quatre pattes, le matin de la vie, qui a été très pensé comme l'âge où on est dépendant, où on apprend, l'âge de l'éducation. Si on imagine un graphique, c'est l'âge où on monte, l'âge ascensionnel. Ensuite, il y a un plateau, l'âge adulte. On a appris et on devient *adultere*, le mot vient du grec et signifie « qui a fini de grandir ». On a donc fini de grimper, on a gravi la montagne, on a appris et

on va restituer à la société. Il s'agit de l'âge où on est censé être, dans la pensée des âges, indépendant et stable dans sa vie, la ligne est droite, plate. C'est un âge que l'on a beaucoup défini autour du travail, qui donne cette indépendance, censé également apporter la mise en couple, la stabilité de la résidence. On continue notre route de la vie, on s'est engagé sur un rail, on a embarqué à bord d'un train qui avance tout droit. C'est l'âge adulte, l'âge où on aurait fini de grandir.

Ensuite, arrive la dernière station, souvent jugée très négative, en tout cas dans l'héritage que l'on a eu de penser ces âges-là. Si nous reprenons la métaphore du sphinx, c'est celui où l'homme ne tient plus sur deux pattes, l'homme debout, mais a besoin d'une nouvelle aide, cette canne qui est censée l'aider à marcher. Cette canne on l'a beaucoup définie à partir de 60 ans, avec le seuil de la retraite. On quitte le travail, on quitte cette indépendance potentielle, cette stabilité qui serait offerte par le travail et on entre dans l'âge qui a été codé comme celui de la vieillesse. On n'est plus sur le plateau de la vie, on serait en décroissance, on descend la montagne pour entrer dans un âge plus fragile, davantage vécu comme sombre, une période hors du travail qui était censée être courte et qui tend aujourd'hui à s'allonger.

PLACE PUBLIQUE > Ces trois temps de la vie sont aujourd'hui remis en cause, les frontières sont brouillées...

CÉCILE VAN DE VELDE > Oui, ce modèle de référence de la vie pensée en trois temps, la valse de la vie, est bousculé. La référence c'était l'âge adulte, l'âge du travail, de la stabilité. Or cette stabilité a été bouleversée pour plusieurs raisons. Au niveau professionnel d'abord, puisque le travail est loin d'être stable aujourd'hui, qu'on nous invite à nous reconverter, à retourner aux études, parfois à vivre des phases de dépendance pas programmées à l'âge adulte. Ce mouvement s'accompagne de la mobilité familiale : on pensait que le mariage définissait une longue période de stabilité, on s'aperçoit de plus en plus que c'est mouvant, avec la montée du divorce dans les années 1960 et 1970, les recompositions familiales qui vont avec et les recompositions de couples qui ne s'arrêtent pas à 60 ans puisqu'on voit des seniors investir massivement les sites de rencontre et le taux de remise en couple augmenter fortement après 60 ans... Tout cela fait bouger les lignes. L'âge de l'éducation s'étend également. On voit de plus en plus de seniors reprendre des études.

Cette mise en mobilité de nos vies est la première modification importante : le rythme de la valse est cassé, la mobilité touche toute la vie. Il faut davantage repenser cette dernière comme des parcours : on peut se redéfinir et se reconstruire à tout âge. La deuxième modification d'importance, c'est l'allongement de la vie. Ça change non seulement la fin de vie, mais l'ensemble des perspectives. On peut se permettre une jeunesse plus longue et une vieillesse plus tardive, cet âge des « trois pattes » avec la canne, qui arriverait bien plus tard. Des vies plus mobiles, des vies plus longues, même si nous restons héritiers de cette

vie en trois temps, la configuration des âges de la vie a totalement changé et il faut penser de nouvelles façons d'agir politiquement sur eux.

PLACE PUBLIQUE > Quelles sont les implications pour nos sociétés ?

CÉCILE VAN DE VELDE > Dans la vieille Europe, où toutes les politiques ont d'abord été pensées sur le travail et donc sur l'âge adulte, on a d'abord mis des pansements : pour l'aide aux étudiants, pour les retraites des plus pauvres... On reste dans un paradigme de pensée très axé sur la protection du travail, le reste étant pensé comme les marges. Là, le fait que les retraités peuvent reprendre des études, que les étudiants travaillent, que les adultes peuvent se retrouver dans des situations de dépendance très longues, ça a politiquement beaucoup d'impact puisque tout notre système est fondé sur la centralité de la vie active entre 30 ans et 50 ans. Alors, bien sûr, on a essayé de corriger, de penser les nouvelles vulnérabilités, mais on n'a pas fondamentalement changé de façon de penser et de traiter les âges. On traite des âges ciblés, les juniors, les seniors, mais on n'a pas encore complètement reformulé nos politiques sur l'idée de parcours de vie. C'est un premier impact fort, cette déstabilisation des politiques publiques.

Le deuxième impact, sur ces âges de la vie bouleversés, c'est une forme de crispation possible des générations, et la question de la lutte des générations se pose. La génération des baby-boomers vieillit : cette configuration générationnelle apporte des bénéfices aux plus jeunes et à la société. Comme nous parlons de cohortes nombreuses qui ont pu profiter des Trente glorieuses, avec leur mise à la retraite progressive, elles peuvent aider les générations plus jeunes qui souffrent davantage de la crise. Elles peuvent aussi s'investir dans la société, elles sont nombreuses dans le bénévolat et apportent un renouveau associatif...

L'aspect plus compliqué, politiquement et économiquement, c'est que ce temps nouveau des baby-boomers entraîne de nouvelles questions de financement, sur la stabilité des retraites et les dépenses de santé. Et là-dessus est venue la crise, donc la récession. Au début, la crise a plutôt touché les épargnants, donc la frange des générations seniors. Mais dès qu'elle s'est transformée en récession économique, elle a causé des tensions sur le marché du travail et là ça s'est beaucoup plus traduit par la fragilisation de deux générations : les seniors, dont on sait que dès lors qu'ils sont au chômage, ils ont une énorme difficulté à retrouver un emploi, mais aussi les juniors. Ces jeunes générations ont été touchées de multiples façons : tensions sur les salaires, précarité massive et un chômage qui a augmenté dans la plupart des pays occidentaux. La crise a accentué le différentiel de richesses entre les générations et a en particulier fait décrocher certaines franges des juniors.

Puis, là-dessus, est venue l'austérité. Des politiques d'austérité se sont greffées à la crise, l'idée qu'il faut réduire des dépenses publiques. C'est lié à la crise et à un tournant néolibéral des politiques. L'austérité pose aussi la question des générations, qui choisit-on

de protéger? Est-ce qu'on augmente les droits d'inscription des étudiants ou est-ce qu'on fait une réforme des retraites ? Qui on touche ? Les réponses ont été différentes selon les sociétés. Dans les sociétés méditerranéennes, ça s'est traduit par l'appauvrissement des retraités, moins dans les sociétés continentales et du nord de l'Europe, où ça s'est plutôt traduit par la réduction des aides relatives apportées aux plus jeunes générations, notamment au Royaume-Uni.

Vieillesse, récession et austérité, ce sont les trois données majeures qui reposent fortement la question des générations pour les décennies à venir.

PLACE PUBLIQUE > Dès lors, que va-t-il se passer ? Les baby-boomers risquent-ils une forme de vindicte ?

CÉCILE VAN DE VELDE > La question se pose très fortement, notamment en France. Certains parlent même d'inégalités entre les générations dans la mesure où les baby-boomers auraient capté les ressources et l'accès aux politiques au détriment d'autres générations. On aurait donc une génération un peu dorée d'un côté et une génération sacrifiée de l'autre. La question du différentiel se pose.

Dans les faits, effectivement, on observe un « nous » générationnel, un sentiment d'appartenance de génération, qui augmente chez les jeunes face à la crise, cristallisé par cette crise. Je l'observe dans tous les pays que j'analyse : la France, le Chili, le Canada, l'Espagne... Une génération qui aurait été perdue, sacrifiée, maltraitée, oubliée, gâchée... Autant de qualificatifs que j'entends. Ce « nous » générationnel, ce « nous les jeunes », dépasse les classes sociales, l'idée de « nous les plus riches » ou « nous les plus pauvres ». Par contre, dans les faits ou dans les statistiques, ça ne se traduit pas encore par l'idée que les baby-boomers seraient les coupables de la crise. Il y a l'idée qu'il existe une inéquité de traitement. Pour autant, ils ne sont pas encore montrés systématiquement du doigt. En France, peut-être un peu plus qu'ailleurs, mais hormis chez les trentenaires très diplômés où il y a un fort discours « haro sur les baby-boomers », chez les autres c'est moins conscientisé. Le gros problème, c'est qu'on ne sait pas quels responsables identifier... Bien sûr, il y a les politiques qui ont trahi, les journalistes lorsqu'ils sont dans le système, les banquiers et la finance, mais ça demeure quand même assez abstrait.

PLACE PUBLIQUE > Nous avons l'image de baby-boomers qui composent une génération dorée, une population aisée que les communes cherchent à attirer...

CÉCILE VAN DE VELDE > Déjà, il faut bien se dire une première chose, c'est que cette génération dorée demeure très pourvoyeuse : elle donne à ses enfants et à ses petits-enfants, même si ce n'est qu'une frange des baby-boomers. Le décrochage par le bas et la vulnérabilisation existent aussi chez les baby-boomers. On y voit les inégalités augmenter. Les petites retraites féminines, toute cette génération des femmes qui ont travaillé dans

l'ombre, qui ont parfois eu des parcours plus segmentés, se sont arrêtés, qui ont du mal quand leur mari meurt... Ce qui se cache sous la moyenne de la génération dorée est parfois extrêmement violent socialement parce que il y a cette idée d'un vieillissement actif, très valorisé par les politiques municipales qui veulent faire de l'intergénérationnel, mais tout le monde ne peut pas vieillir « actif ». Et derrière, il y a d'autres inégalités qui naissent, qui ne sont pas forcément des inégalités de revenus, mais des inégalités comme de rester enfermé chez soi, des inégalités relationnelles, de mobilité... La moyenne cache tout cela. On préfère s'aveugler derrière cette moyenne.

PLACE PUBLIQUE > Vous travaillez sur la solitude des personnes âgées...

CÉCILE VAN DE VELDE > Ce que je traite dans mes enquêtes, c'est la solitude comme une expérience, c'est-à-dire même si les personnes âgées vivent en couple, en maison de retraite ou sont bien entourées... On observe une forme très prégnante de solitude chez les personnes les plus âgées : on peut se sentir seul par rapport à soi, se sentir inaccompli dans sa vie, et ressentir un vide créé par cet inaccomplissement, mais il y a aussi et surtout la solitude sociale, ce sentiment parfois terrible d'être inutile au monde. C'est ce vertige qui ressort le plus dans les discours, plus fort qu'aux autres âges de la vie. Au quotidien, comme la solitude est relativement attendue, relativement apprivoisée aussi, nous rencontrons beaucoup de gens très isolés, mais qui parviennent à structurer leur propre temps. Je ne constate pas plus de solitude que dans d'autres âges, mais quand on tombe en solitude, c'est terrible, irréversible et c'est fort notamment en maison de retraite.

PLACE PUBLIQUE > La maison de retraite est vécue comme le bout, la fin...

CÉCILE VAN DE VELDE > La maison de retraite, c'est vraiment considéré comme le « mouvoir », et même plus que ça ne l'est en vrai ! En France, c'est très fort, on se considère comme réellement vieux quand on entre dans une dépendance irréversible. La maison de retraite cristallise cette idée qu'on est dépendant des autres, qu'on a perdu sa souveraineté sur son corps et sa vie, que ce serait la glissade vers la mort. Une belle politique serait de revaloriser d'une façon ou d'une autre cette formule de la dépendance collective, comment on la gère, quand il faut mutualiser les soins, etc., et même d'en changer les représentations. La maison de retraite, c'est la hantise totale, puisqu'on n'en sortirait que mort. Et comme aujourd'hui ne plus maîtriser sa vie, ne plus être mobile, c'est très négatif... La vieillesse recule dans les âges, mais la vraie définition des vieux, c'est ceux qui sont entrés dans cet état de dépendance irréversible.

PLACE PUBLIQUE > Des modes de logement alternatifs commencent à se développer pour reculer l'échéance de la maison de retraite...

CÉCILE VAN DE VELDE > On parle beaucoup de partage... Partager, oui ; mais avec la juste distance. Le logement intergénérationnel, la cohabitation étudiants-retraités, c'est très complexe et beaucoup moins valorisé au quotidien que par les politiques. Ce qui a le vent en poupe, ce qui est plus contemporain, c'est de partager certaines dimensions de notre existence, mais en restant indépendants et libres. Des gens, notamment des amis, achètent par exemple une vieille ferme et font des logements indépendants. Ça, ça marche plus que l'intergénérationnel et ça répond à la peur de la maison de retraite. Ce mode d'habitat permet également de rester souverain sur son temps et son logement.

PLACE PUBLIQUE > Les inégalités entre hommes et femmes persistent-elles lors du vieillissement ? Les femmes vivent plus longtemps...

CÉCILE VAN DE VELDE > Elles tendent peu à peu à s'amoinrir, mais elles restent très vivaces. Nous voyons actuellement le départ en retraite de femmes qui ont majoritairement travaillé, mais on observe des difficultés, des retraites plus faibles pour les femmes que pour les hommes. Et puis le différentiel d'espérance de vie fait que les femmes sont beaucoup plus veuves que les hommes, même si cela a tendance à baisser. Le taux de séparation augmente également. Dans les expériences de couples, les baby-boomers sont une génération de pionniers : tant pour les ruptures après 60 ans que pour les mariages après 60 ans... Les femmes sont donc plus veuves, il existe aussi des inégalités dans la séparation : les hommes se remettent beaucoup plus en couples que les femmes.

PLACE PUBLIQUE > Que disent les jeunes de la vieillesse, comment la voient-ils ?

CÉCILE VAN DE VELDE > C'est très étonnant, car les jeunes ont un rapport extrêmement ambigu à la génération grand-parentale. Parce qu'en fait, les grands-parents, ce sont aujourd'hui en grande partie les baby-boomers. On relève donc un mélange inavoué de crainte et d'envie. De crainte, car c'est la génération, notamment chez la frange la plus aisée, qui a réussi et qui renvoie en retour un sentiment d'échec. Et d'envie, car certains vivent une vieillesse « cure de jouvence » : on retourne aux études, on voyage...

PLACE PUBLIQUE > Vous enseignez au Canada : vous y constatez des différences radicales dans l'appréhension des générations ?

CÉCILE VAN DE VELDE > Oui, mais c'est aussi parce qu'il y est plus facile d'être jeune. La société canadienne est une société qui fait davantage confiance à sa jeunesse, même s'il y a d'autres problèmes, par exemple un problème d'endettement, de précarité, de faible salaire. Mais grosso modo, il y a un optimisme des jeunes qui fait qu'ils sentent que ce sont eux qui peuvent changer le monde, ils se sentent moins étouffés socialement que les jeunes Européens. Il y a moins de crispation sur les générations aînées qu'en Europe continentale.

C'est presque l'inverse même si on voit apparaître des interrogations sur le financement des maisons de retraite, etc. Il y a un optimisme social plus marqué.

PLACE PUBLIQUE > Le mot « vieux » reste très négativement connoté. Pourquoi ?

CÉCILE VAN DE VELDE > Nous sommes dans des sociétés qui valorisent une norme où il s'agit de construire soi-même sa vie, de ne pas avoir une vie héritée, que notre vie ressemble à celui ou celle que l'on est à l'intérieur. D'où l'impératif de toujours bouger en fonction de ses aspirations personnelles, d'avoir un projet de vie, qu'il puisse être renouvelé en fonction des âges de la vie. Être vieux ça fait peur, car c'est le signe de la perte d'être soi. Ce qui fait peur, c'est se figer, ne plus continuer le chemin sinueux de sa propre vie.